

Ainsi donc . . .

Al-Wadi, 9 juillet 1934

Ainsi donc — Dieu n'a pas voulu que le ministre de l'Intérieur, Qaïssi Pacha, se repose, ni qu'il laisse quiconque se reposer. Il continue de rassembler la police et de mobiliser les troupes, continue de dépenser des sommes considérables tirées de son propre talent militaire, pour occuper les gares, surveiller les trains, et dégager toute route que pourrait emprunter le chef de la délégation. Il passe encore les heures claires du jour à son bureau, à recevoir les rapports sur le voyage du chef — tout comme un général commandant une armée sur le terrain passe les heures claires du jour dans son camp, à recevoir les rapports de l'avancée, les nouvelles de l'attaque et de la défense.

Ainsi donc — Dieu n'a pas voulu que le chef de la délégation puisse simplement aller et venir, voyager et s'installer, comme le font d'autres chefs ailleurs, dans des pays qui connaissent vraiment la liberté et l'ordre. Il est au contraire surveillé partout où il va, surveillé partout où il revient, précédé, suivi et encadré par la police, quelle que soit la ville dont il part ou vers laquelle il se rend.

Ainsi donc — Dieu n'a pas voulu que le peuple égyptien puisse aimer qui il aime et haïr qui il hait, soutenir qui il soutient et abandonner qui il abandonne — le soutien et l'abandon n'étant rien d'autre que deux des innombrables choses que chacun a le droit de ressentir. L'amour lui est au contraire imposé de force, et la haine lui est infligée à coups de bâton, comme on saisit un bien par la force. Et Dieu n'a pas voulu non plus que ce peuple puisse se rassembler ou se disperser sans que des bâtons soient brandis à leurs visages, des matraques levées sur leurs poitrines, et des fouets s'abattant sur leurs têtes et sur le corps de leurs fils.

Ainsi donc — qu'ont accompli les Anglais en quatre ans ? Qu'ont accompli les amis des Anglais en quatre ans ? À quoi ont servi tous ces efforts ? Toute cette oppression ? Toute cette corruption ? Fallait-il qu'après tout cela, le peuple égyptien ne gagne toujours aucune dignité ? Que la délégation égyptienne demeure toujours, après tout cela, sans être dissoute ? Que la peur ne quitte pas les cœurs du peuple et de la délégation, mais continue d'empoisonner les nuits des ministres et de ronger leurs jours ? Que le peuple et la délégation continuent, après tout cela, à contraindre la police et les troupes à travailler sans raison, à frapper sans motif, à se montrer brutales sans autre but que la brutalité

elle-même ? Ainsi donc — que veulent les Anglais ? Que veulent les amis des Anglais ? Comment peuvent-ils espérer tirer profit de l'humiliation d'un peuple qui ne se laissera pas humilier, du gaspillage d'une nation qui ne se laissera pas gaspiller — quel est donc cet amour de l'oppression pour elle-même, de la cruauté pour elle-même, de la corruption pour elle-même ?

Qu'ont donc des gens si accablés par l'échec qu'ils le rencontrent à chaque tournant, que les spectres de la défaite se dressent devant eux à chaque pas, que Dieu a inscrit l'échec dans tout ce qu'ils font — et pourtant ils n'en tirent aucune leçon, n'en éprouvent aucune honte, ne savent pas se retenir, et ne trouvent aucun repos après tant d'efforts vains ? L'oppression en est-elle vraiment venue à ne plus signifier que l'injustice pour elle-même, la cruauté qui ne relève d'aucun métier dont on pourrait vivre, adoptée simplement comme une manière de passer sa vie ? Que s'est-il passé hier, quand le chef de la délégation s'est rendu dans sa résidence d'été à Alexandrie ? Qu'ont donc des ministres qui ne peuvent voyager que sous le regard haineux du peuple qui les voit partir ? Et qu'ont donc des chefs qui ne peuvent voyager sans que des milliers de gens ne viennent leur dire adieu ? Qui prétend que les ministres ont plus de droit à la liberté, plus de droit à la sécurité, que n'importe quel autre Égyptien ? Qui prétend que ces courtisans de ministres, et leurs serviteurs asservis, ont plus de droit à la liberté que n'importe quel autre Égyptien ? Qui prétend que les âmes et les corps mêmes de ces courtisans valent plus que les âmes et les corps de tous les autres ? Qui a donné au ministre de l'Intérieur, Qaïssi Pacha — lui-même simple homme parmi le peuple — le droit de séjourner à Alexandrie, jouissant du confort, de la beauté de la mer, de la douceur du climat, de la légèreté de la brise, tout en donnant à cette même police des ordres qui humilient tout un peuple, qui exposent les Égyptiens à la violence, à la brutalité, au préjudice, voire à la mort ?

Qui a donné à Qaïssi Pacha, et aux propres hommes de Qaïssi Pacha, pouvoir sur les âmes et les corps des Égyptiens, au point que des ordres qu'aucune constitution, aucune loi n'autorise soient exécutés contre eux ? Dans quel pays vivons-nous ? En quelle époque ? Sous quel régime ? Ces hommes, que les circonstances ont portés au pouvoir, n'ont-ils jamais senti qu'ils ne gouvernent pas un troupeau de moutons et de bœufs, mais servent un peuple qui détient l'autorité sur eux — qu'ils ne sont pas les maîtres du peuple, mais seulement ses représentants, chargés uniquement d'exécuter les lois que le peuple lui-même a faites et

approuvées ?

Quand ces hommes, que les circonstances ont portés au pouvoir, sentiront-ils que la vie de n'importe quel simple citoyen ne vaut pas moins que celle d'un membre de leur propre famille, que le sang des fils du peuple ne se verse pas plus facilement que ne se verserait celui de leurs propres fils — que quiconque tue une seule âme, sans cause, sans méfait sur la terre, a tué l'humanité tout entière, et que quiconque s'en prend à un seul Égyptien s'en est pris à tous les Égyptiens ?

Quand ces hommes, que les circonstances ont portés au pouvoir, sentiront-ils que si le sang égyptien est devenu bon marché aux yeux des Anglais — car il ne devrait jamais l'être aux yeux des Égyptiens — et si des colonisateurs, quels qu'ils soient, tirent un plaisir criminel à humilier ce peuple, alors les Égyptiens doivent trouver leur plus doux plaisir à le protéger, précisément, de cette humiliation ?

Quand les ministres se dégriseront-ils de l'ivresse du pouvoir — une ivresse qui semble leur faire oublier ce qu'on ne devrait jamais oublier, et leur faire porter des fardeaux qu'ils ne peuvent tout simplement pas supporter ?

Cet homme, ce martyr, dont l'âme s'est envolée hier parce qu'il voulait dire adieu au chef de la délégation, et accomplir un devoir que lui imposait sa propre conscience, par conviction de servir son pays — personne n'avait le droit d'exposer cet Égyptien à la mort.

Que les ministres pèsent tout cela. Qu'ils le soumettent à leur propre conscience — que ce soit une chose à nier, ou une chose que tout le monde sait déjà. Que ce soit interdit, ou permis. Et qu'ils se demandent alors, à eux-mêmes et à leur conscience, ce qui sert le mieux l'Égypte, ce qui lui est le plus utile : que ses fils demeurent libres, en sécurité, au travail — ou que ces fils soient exposés à la mort dans la rue, pour qu'un ministère, tôt ou tard voué à tomber, puisse jouir du pouvoir un peu plus longtemps ?

Que Dieu garde ce martyr, mort hier, et qui par sa mort a prouvé que l'Égypte n'est pas morte ; tombé hier, et qui par sa chute a prouvé que l'Égypte n'est pas tombée — et qui dit à tous ceux qui veulent l'humilier et l'anéantir qu'elle est trop chère pour que l'humiliation la touche jamais, et trop durable pour que l'anéantissement l'atteigne jamais.

Taha Hussein

Al-Wadi, 9 juillet 1934.